L'AMI DU CLERGÉ PAROISSIAL

(CINQUANTE-ET-UNIEME ANNEE)

SOMMAIRE

Jésus le Rédempteur. — A. La Rédemption nécessaire : III. La déchéance humaine et la bonté de Dieu, 5. — IV. Nos péchés personnels, leur caractère irrémissible, 6.

Les Paraboles de l'Evangile. — 1re Série. Notes brèves : De la Septuagésime à la Passion. I. Le trésor caché et la perle précieuse, 7. — II. L'ivraie et le bon grain, 8. — III. La parabole des dix jeunes filles, 9.

Purification de la Sainte Vierge. — Marie nous apporte la lumière, 11.

Notre-Dame de Lourdes. — Les miracles : opportunité et importance, 13.

A l'école des Saints. — S. Jean Bosco (31 janvier). Patron des écoles professionnelles et des éditeurs, 14.

JESUS LE REDEMPTEUR

A. — La Rédemption nécessaire

III

LA DÉCHÉANCE HUMAINE ET LA BONTÉ DE DIEU

Mes frères,

Je vous invite à prendre conscience de l'importance et de l'actualité du thème que nous étudions ensemble cette année. Dieu n'est pas un être lointain, perdu dans un ciel plus ou moins éthéré. L'homme, qu'il le veuille ou non, est acteur d'un drame dont Dieu est le principal personnage. Il est bon de nous rappeler les grandes phases de ce drame.

Le Tout-Puissant crée l'homme dans un état de justice et de sainteté en vue d'une fin surnaturelle. Mais l'homme devait mériter sa béatitude par un acte de fidélité... Par sa chute, un hiatus s'est créé entre la création et Dieu. Commence alors une longue période dans laquelle Dieu va préparer le monde à la venue d'un libérateur. Il entretient dans le peuple juif le désir du Sauveur et cette ambiance de plus en plus spirituelle qui le fera mieux comprendre. C'est tout l'Ancien Testament.

I. — *Le désir d'un Sauveur*

Parcourons donc rapidement cette première période au cours de laquelle Dieu prépare le monde à la venue du Rédempteur. Et même, si nous jetons un regard sur les peuples païens, nous constaterons très vite que deux grandes idées inspirent leur vie religieuse : une idée d'asservissement du meilleur de l'homme au moins bon, et un besoin vague de libération. Je n'en veux pour preuve que l'existence du sacrifice dans toutes les religions. L'homme sent peser sur lui la fatalité. Il est comme craintif. Il éprouve comme un besoin naturel de chercher et de trouver une certaine tranquillité auprès des dieux. Il choisit ce qu'il a de meilleur ou de plus beau et l'offre en sacrifice afin de s'assurer les bonnes grâces de la divinité. Certains même iront jusqu'au sacrifice humain, présentant ainsi une victime prise dans la tribu pour le salut de la tribu.

Mais c'est dans le peuple de Dieu, vous le comprenez bien, que ces idées seront le plus vivaces et le plus justes. L'A. T. précise à la fois la source de notre asservissement et la nécessité du rachat.

Toute l'espérance juive est commandée par la promesse divine, inscrite dans la Genèse : « Dieu dit au serpent : je mettrai une inimitié entre toi et la femme, entre ta postérité et la sienne, et celle-ci te meurtrira à la tête ». Promesse qui laissait entrevoir un triomphe futur grâce à un Rédempteur. Jamais le peuple juif n'oubliera cette promesse, pas plus qu'il n'oubliera les bénédictions accordées aux patriarches. N'est-ce pas Jacob qui déclare à son fils : « Le sceptre n'échappera pas à Juda, ni le bâton du commandement d'entre ses mains, jusqu'à ce que vienne le Pacifique, à qui obéiront les nations. » Et Balaam s'écriera encore : « Un astre sort de Jacob, un sceptre s'élèvera d'Israël ».

Quand la royauté se fut établie en Israël, il était naturel que l'idée messianique lui empruntât beaucoup de traits. Le roi n'était-il pas l'oint du Seigneur ? Le libérateur à venir va prendre la figure d'un monarque. Le psaume deuxième le montre régnant sur la montagne sainte et brisant les peuples avec un sceptre de fer. Ce roi est un être surnaturel, un fils de Dieu : « Tu es mon Fils, dit Dieu, je t'ai engendré aujourd'hui. Demande-moi et je te donnerai les nations comme domaine. » Fils de Dieu, le Messie sera aussi Fils de l'homme. Le prophète Daniel, dans une de ses visions, le voit apparaître « comme un fils d'homme » à qui il est donné domination, gloire, puissance. Sa domination sera éternelle et jamais son règne ne sera détruit. Le Ps. CIX le décrit « prêtre selon l'ordre de Melchisédech ». Isaïe le fait descendre de David : « Un rameau sortira du tronc de Jessé et de ses racines croîtra un rejeton », tandis que le prophète Michée annonce le lieu de sa naissance : « Et toi, Bethléem,

petite parmi les villes de Juda, c'est de toi que sortira le futur dominateur d'Israël. » C'est Isaïe encore qui préside sa naissance miraculeuse : « Une vierge a conçu et elle enfante un fils. »

II. — *Meilleure notion du Sauveur*

Un grand nombre de Juifs, matérialisant la promesse, ne voient dans le Messie qu'un roi au sens temporel du mot. Peu à peu cependant, Dieu avait purifié, dans les âmes religieuses surtout, cette idée du Messie roi temporel. La ruine du royaume d'Israël et l'exil de son peuple aideront beaucoup à ce travail de purification. Mais ce fut l'œuvre des prophètes inspirés. Le Messie n'apparaît plus simplement comme un dominateur ; il est le médiateur, le pasteur, le pacifique. Isaïe, consolant ses frères, leur parle avec tendresse de ce serviteur de Jahvé qui enseignera dans la douceur et qui ne sera point entendu. Ce serviteur sera humble. Il vient, monté sur un âne et — plus extraordinaire encore — il connaîtra la douleur ; « Il est méprisé, abandonné des hommes ; il porte nos maladies. On le maltraite et il se soumet à la souffrance. Il n'ouvre pas la bouche, agneau qu'on mène à la tuerie ; brebis muette devant ceux qui la tondent ». Sa vie apparaît déjà donnée en sacrifice d'expiation.

Le développement de cette idée fraye peu à peu la voie aux dogmes de l'Incarnation et de la Rédemption. Certes, l'orgueil national et l'imagination tromperont encore une partie du peuple juif. Mais dépassons ces rêveries fantaisistes pour ne retenir que le puissant mouvement, l'émouvante aspiration qui soulève l'âme du peuple élu. La communauté juive, aux derniers siècles, vivait de cette attente. Il suffit d'ouvrir l'Evangile pour s'en convaincre : « Es-tu le Messie ? » demande-t-on à Jean-Baptiste. — « Es-tu celui qui doit venir ou devons-nous en attendre un autre ? » demande aussi le Précurseur à Jésus. La Samaritaine constate comme un fait admis par tous : « Je crois que le Messie viendra. »

* *

Et le Messie est venu. Il continue à vivre par son Eglise. Comme autrefois les Juifs orgueilleux, combien de nos frères ne reconnaissent plus les traits de l'authentique Libérateur et vont chercher les espérances dans l'établissement d'un royaume, d'une cité terrestre qu'ils veulent parfaite ! Nous, nous avons la redoutable mission de leur faire découvrir le vrai visage de Celui qu'ils attendent confusément. Le voulons-nous vraiment, m. f., le pouvons-nous ? Faisons notre examen de conscience. Au milieu de nos préoccupations matérielles, au milieu de ce désir légitime du développement de notre corps, de notre intelligence, de notre goût artistique, quelle place faisons-nous à l'instruction religieuse et à l'étude de l'Evangile ? Il faut, m. f., vous enrichir spirituellement, cultiver le désir de connaître davantage le Christ Jésus, pour en mieux reproduire les traits en vous-mêmes au milieu de vos frères. *Amen.*

IV

NOS PÉCHÉS PERSONNELS
LEUR CARACTÈRE IRRÉMISSIBLE

Mes frères,

« Il n'y a qu'une tristesse, c'est de n'être pas des saints. » Ces mots, lancés par un écrivain connu, touchent à l'une des vérités essentielles de notre religion : le péché avec toutes ses conséquences.

Le monde dans lequel nous vivons semble bien, hélas, avoir perdu le sens du péché. Il affecte de ne pas sentir ce qui le sépare de Dieu. Il ne s'en soucie plus. Et le lien qui, par la force même des choses, relie la créature à son Créateur est pour beaucoup inexistant. Et s'il est vrai que la malice du péché ne peut être comprise que dans la mesure où nous avons conscience de la grandeur et de la sainteté de Dieu, on ne sera pas surpris de cet aveu d'un communiste athée à un catholique convaincu : « La différence entre vous et nous, c'est que vous croyez au péché, tandis que nous n'y croyons pas ». Si nous voulons rendre au monde la conscience de sa responsabilité envers Dieu, il faut que d'abord nous acquérions nous-mêmes une conscience approfondie du péché et du mal qu'il constitue.

I. — *Le mal du péché*

Le péché, dit le catéchisme, est « une désobéissance à Dieu ». Et nous sentons que la désobéissance grave nous éloigne de lui. Elle nous détache de Dieu, parce que toute sa malice vient du fond de notre cœur, de notre volonté perverse qui, délibérément, se détourne de sa fin dernière et semble renier Dieu lui-même. N'est-ce pas au fond de notre âme et non pas seulement dans les gestes extérieurs que le Christ nous invite à trouver la malice essentielle du péché ? « Ce n'est pas, dit-il à ses apôtres, ce qui entre dans l'homme qui souille l'homme. Mais c'est ce qui sort de l'homme qui peut le souiller ou l'élever ; car c'est du cœur de l'homme que peuvent venir les mauvaises pensées, les homicides, les impudicités, les vols, les faux témoignages, les blasphèmes » (Mt., xv, 19). Ces paroles condamnaient l'hypocrisie des pharisiens, dont toute la justice consistait à pratiquer les observances légales, sans se soucier d'observer la loi divine dans leurs sentiments intérieurs. Mais les saints de l'A. T. sentaient avec force combien le péché détournait leurs cœurs de Dieu ! Rappelez-vous David après son crime : « Ayez pitié de moi, Seigneur, selon votre grande miséricorde... Créez en moi un cœur pur... Le sacrifice que Dieu désire est un esprit brisé de douleur : ne dédaignez pas, ô Dieu, un cœur contrit et humilié... » (Ps. L, 2, 12, 19).

Pourquoi cette insistance à considérer l'intérieur de notre âme quand il est question du péché ? — C'est parce que, dans l'âme seule, nous pouvons entrevoir le désastre que constitue le péché mortel. C'est là et là seulement que nous commençons à saisir avec quelle légèreté tant d'hommes acceptent et aiment le péché, en ne considérant que ses conséquences visibles, oubliant le mal invisible qu'il crée en nous. Vous connaissez sans doute l'histoire de Joinville à qui le roi S. Louis demandait un jour : « Si vous aviez à choisir, un péché mortel ou la lèpre, que préféreriez-vous ? » — « Plutôt vingt péchés mortels, répondit le bon Joinville, que d'être lépreux ! » Joinville se cache souvent en chacun de nous...

Si nous réfléchissions bien, nous saurions découvrir que le péché n'est pas un désordre quelconque, une catastrophe entre cent autres : il est *la* catastrophe, *le* désordre essentiel. Songez, en effet, à cette vie divine que le sacrement de baptême nous a donnée, que tant d'autres grâces sacramentelles ont développée en nos âmes et réfléchissez que le péché grave détruit cette vie divine, et nous détourne du bonheur éternel qui devait en être l'aboutissement. Ah ! sans doute, le péché ne saurait attaquer et détruire Dieu en lui-même ; mais il attaque Dieu et le détruit en nous, parce qu'il détruit en nous cette vie divine qui nous rendait les enfants de Dieu et les héritiers du ciel. Le péché une fois commis, nous sommes en face de Dieu comme des enfants révoltés, que dis-je, nous ne sommes même plus des enfants, nous ne sommes que des révoltés. La vie filiale est détruite, l'harmonie de la création est brisée, la communauté chrétienne se trouve désunie devant son Chef.

II. — *Sans Dieu, pas de pardon possible*

Pourrions-nous de nous-mêmes rétablir cet ordre détruit, reconstituer la vie filiale brisée, nous replacer dans le sillage des enfants de Dieu ? Hélas ! impossibilité complète...

Déjà vous avez remarqué que, dans tous les domaines, il est plus facile de détruire que de construire. Que de journées de travail sont nécessaires pour édifier une maison ! Il en faut beaucoup moins — nous le savons par une douloureuse expérience — pour la démolir. Que de patience et d'amour pour mener à bien l'éducation d'un enfant ! Et il suffit parfois de quelques faiblesses pour anéantir le fruit de longs efforts... Si l'on aborde le fait de la vie humaine, notre impuissance à réparer ce que nous pouvons facilement détruire, est encore plus manifeste... Un instant suffit pour tuer... la mort est irréparable.

Que dirons-nous en face des destructions causées par le péché ? La vie divine anéantie en nous !... Comment pourrions-nous, de nous-mêmes, la retrouver ? Comment pourrions-nous, de nous-mêmes, obliger Dieu à nous la rendre ? S'il nous est encore possible, dans l'état de péché, de faire quelque bien d'ordre naturel, ce bien est sans proportion avec notre destinée surnaturelle. Or la vie divine en nous, c'est une vie surnaturelle au premier chef. Et ce surnaturel nous dépasse infiniment... Chaque fois que des penseurs chrétiens ont voulu combler l'abîme qui sépare de Dieu l'homme pécheur, l'Eglise leur a rappelé une vérité terrible et consolante à la fois : par ses propres forces, l'homme est incapable de se justifier, de se disposer à la justification et même de faire le moindre mouvement salutaire en vue de sa réconciliation avec Dieu. Et comment pourrait-il en être autrement, puisque la vie surnaturelle et divine dépasse infiniment les possibilités de la nature !

Vérité terrible qui nous rend plus saisissante la catastrophe du péché mortel et nous fait mieux comprendre le désastre irréparable qu'il cause à notre âme. Mais vérité consolante, car, en enseignant que l'homme est incapable par lui-même de retrouver la vie de la grâce, l'Eglise nous indique par là que cette vie est toujours celle à laquelle nous sommes appelés et que Dieu est toujours prêt, dans son infinie bonté, à nous la rendre. Si le péché a introduit le désordre en nous et dans le monde, il n'a pas changé la destination surnaturelle de nos existences. Et ce que nous ne pouvons faire par nous-mêmes, Dieu le réalise par le mystère d'amour et de justice qu'est l'Incarnation de son divin Fils, notre Rédempteur.

• •

Aussi bien, même si la Révélation n'était pas venue nous apporter la certitude de notre rachat, n'est-il pas vrai que nous sentirions encore au fond de notre cœur de pécheurs la nostalgie de l'état supérieur auquel nous sommes destinés ? Les poètes l'ont chanté en des vers inoubliables :

L'homme est un dieu tombé qui se souvient des cieux...
...Malgré moi, l'infini me tourmente
Je n'y saurais songer sans crainte et sans espoir...

Et S. Augustin, dès le début de ses *Confessions,* avoue le tourment secret de son âme : « Seigneur, tu nous a faits pour toi, et notre cœur est inquiet jusqu'à ce qu'il repose en toi. » Nous verrons bientôt comment Dieu a trouvé le moyen de concilier sa miséricorde et sa justice. Plus nous aurons acquis aujourd'hui le sens du péché et mieux nous comprendrons demain la grandeur de notre rédemption.

LES PARABOLES DE L'EVANGILE

1re série

Notes brèves : De la Septuagésime à la Passion

I

LE TRÉSOR CACHÉ ET LA PERLE PRÉCIEUSE

Pour décrire à un interlocuteur un objet qu'il n'a jamais pu voir nous ne disposons que d'un moyen : la comparaison. Si vous

deviez décrire un hydravion à un contemporain de Henri IV, vous lui parleriez d'un bateau qui serait en même temps un oiseau. Ce mode d'enseignement n'est pas le plus satisfaisant pour l'intelligence pure, c'est pourtant le seul qui soit praticable en certains cas.

Ainsi pour nous parler du Royaume de Dieu auquel nous sommes conviés, mais qui demeure inaccessible à notre expérience, Jésus a-t-il dû se servir de paraboles et il lui a fallu les multiplier pour nous en livrer une description complète.

Un jour il nous décrivait ainsi deux de ses caractéristiques : le Royaume est un pur cadeau dans la fabrication de quoi nous ne sommes rien : le grain qui pousse tout seul — et qu'il faut cependant recevoir dans de bonnes conditions — la semence qui ne produit que dans la bonne terre. Aujourd'hui, le Seigneur veut nous enseigner la valeur du cadeau qui nous est ainsi fait.

Tâchons donc d'oublier ce que nous en savons déjà pour entendre ses paraboles comme les juifs les ont entendues.

Le Royaume de Dieu, veut leur dire Jésus, vaut plus que tout. Et pour le faire comprendre à ces juifs si attachés aux biens de la terre, Jésus recourt à deux comparaisons qui semblent parlantes pour eux :

— au trésor découvert fortuitement par le cultivateur qui ne songeait qu'à retourner son champ à l'époque des semailles

— et à la perle rare sur laquelle, après des années de métier, le marchand de perles a fini par tomber ; nous parlerions aujourd'hui d'une patiente prospection qui aboutirait à la découverte d'un gisement d'uranium ou des mines d'or (Mat., XIII, 44).

M. f., est-ce que nous vivons cette parabole-là ?

I. — *Le trésor divin*

Il y a dans les monastères bien des hommes et des femmes qui ont vécu celle du trésor découvert au plein milieu du champ familial. Il aurait pu pousser de belles moissons vertes, ce champ-là ; ils auraient pu eux aussi, ces hommes et ces femmes, vivre de la vie commune. Et Dieu aurait béni leur effort. Mais ils sont tombés un beau matin sur une découverte qui a bouleversé leur vie : la valeur suréminente du service de Dieu auprès de quoi tous les autres services étaient comme dévalorisés. Et pour suivre celui-là ils ont sacrifié ceux-ci.

Notre cultivateur de tout-à-l'heure a dû commencer par réaliser toute sa fortune pour devenir le propriétaire incontesté de son terrain, en régler toutes les hypothèques, le faire sortir de toute indivision. Le voilà presque ruiné, mais en possession du petit lopin de terre et du trésor qui s'y cache, et nul ne peut lui en contester la propriété.

Religieux et religieuses, prêtres ont fait ce même geste ; ils ont accepté le même dénuement et finalement trouvé le même trésor. Et il ne faut pas hésiter à parler d'eux devant un auditoire comme le vôtre ; car il se trouve partout des âmes de bonne volonté que Dieu sollicite à les imiter, et il serait bien surprenant qu'il ne s'en trouve pas parmi vous. Permettez à l'un de ceux qui ont eu le grand bonheur de trouver ce trésor dans sa vie de vous dire que les assurances de Jésus ne sont pas trompeuses, et l'immense joie que procure l'abandon de certaines joies terrestres. Ames appelées par Dieu à la vie religieuse ou sacerdotale et devant qui peut-être se dressent des obstacles provisoires, puissiez-vous surmonter ces obstacles et suivre bientôt la voie de votre destinée divine.

II. — *La perle de la Foi*

Il est d'autres chrétiens qui ont vécu la seconde face de notre parabole, qui ont imité le marchand en quête de pierres rares et soudain se sont trouvés en présence d'un échantillon de toute beauté. Ce sont les convertis.

Des âmes tourmentées du besoin de Dieu, qui l'ont cherché longtemps dans une fausse religion, se sont mis en tête de le trouver ailleurs, n'ont ménagé ni les voyages, ni les fatigues, ni les aventures, ni les découragements, ni ces nouveaux départs de l'âme vers d'incertains horizons spirituels qui valent bien toutes les fatigues d'un prospecteur de pierres précieuses. Et voilà que leur courage un beau matin se trouve récompensé : ils abordent enfin au port de la vérité, et toutes leurs fatigues sont vite oubliées dans la joie de la découverte.

Lisez les récits de conversion, et vous y verrez le frémissant espoir, les épuisantes recherches, les drames intérieurs, et finalement l'accent de triomphe du marchand de la parabole.

* *

Quant à vous, m. f., qui n'avez pas reçu la grâce de la vocation religieuse, et étant nés chrétiens n'avez pas eu à vous convertir, vous chercherez dans cette parabole, en dehors de l'estime de la vie religieuse et de la grâce de la conversion chez ceux en qui vous les rencontrerez, vous chercherez à mieux comprendre le prix de la vie divine qui est aussi la vôtre, du Royaume de Dieu où vous êtes entrés de plein pied, sans avoir à le découvrir laborieusement, et vous remercierez Dieu qui vous en a consacrés d'emblée les bénéficiaires.

II

L'IVRAIE ET LE BON GRAIN

I. — *Le récit* (Mat., XIII, 24)

Il met en scène un assez gros cultivateur ; qui emploie pas mal de serviteurs (permanents) et de moissonneurs (saisonniers) mais semble procéder par lui-même, en tout cas s'intéresser personnellement aux semailles.

Cet homme a des ennemis. En milieu paysan, les rivalités, les jalousies, les querelles de bornage, de successions ne sont pas rares. Peut-être simplement a-t-il trop bien réussi...

Un ennemi a semé de l'ivraie dans son champ. L'ivraie se sème plus tard que le blé, pousse plus lentement, lui ressemble tout en s'élevant moins haut. Tout cela fait qu'on la décèle assez tardivement, et qu'on ne peut pas grand'chose contre elle. Elle n'étouffe d'ailleurs pas le blé, ne l'empêche pas de croître, mais pousse avec lui, racines entremêlées.

Quand les serviteurs viennent proposer au maître d'arracher la mauvaise herbe, très sagement celui-ci les en détourne : ils ne pourraient y parvenir sans déraciner en même temps le bon grain. Force est donc d'attendre la moisson, de couper ensemble les deux récoltes, la bonne et la mauvaise, de les séparer en profitant de la différence des tailles et de brûler la mauvaise tout en engrangeant la bonne. Et c'est ce qui a lieu.

II. — *L'application*

Elle est donnée un peu plus loin par N.-S. lui-même. Alors, quel brusque élargissement des perspectives. De quoi s'agit-il ? Tout simplement de fixer, sous un de ses aspects essentiels, l'histoire de toute l'humanité. Acteurs : Dieu et toute sa création : anges, démons et hommes. Lieu : terre, ciel et enfer. Epoque ou durée : le déroulement entier des temps et spécialement la fin du monde.

Quant à l'enseignement porté par le récit, sur le plan de l'intelligence, il est à peine moins vaste. Il porte sur le problème du mal, envisagé d'abord d'une façon théorique : comment peut-il se faire qu'il y ait du mal ? puis d'une façon pratique : comment se comporter en présence de gens mauvais ?

Notons qu'ici la semence jetée en terre ne symbolise plus comme précédemment le Royaume, mais les Fils du Royaume (blé) ou les Fils du mal (ivraie).

1° Le problème théorique : d'où vient donc qu'il y ait de l'ivraie ?

Mais le Maître de la moisson, en fait, ne va pas donner une explication complète. Il n'explique pas ; il constate et attribue la chose à l'ennemi qui représente ici non seulement les mauvais anges, mais encore ses auxiliaires, les passions et les pécheurs.

Nous n'avons donc pas ici-même une ébauche de solution du problème du mal. Jésus n'explique pas, mais il affirme le fait. Une explication dépasserait le cadre d'une parabole, et peut-être l'envergure de l'esprit humain sur cette terre.

Mais Jésus affirme le fait ; et par conséquent le fait ne doit pas nous troubler. Cette leçon à elle seule est bien précieuse : à toutes les époques troubles, en période de crise, quand le problème du mal se présente à lui plus brutalement que d'habitude, l'homme s'affole et cherche un apaisement dans des pratiques superstitieuses : voyantes extra-lucides, cartes, etc... Nous ne devrions pas nous laisser surprendre cependant : nous savons depuis toujours que le mal existe...

2° Le problème pratique : comment agir ?

Comme les serviteurs de la parabole : admettre cette coexistence des deux germes enracinés dans le même sol ; épanouir la bonne semence que nous sommes, nous les Fils du Royaume ;

Quant aux méchants, S. Augustin nous enseigne qu'ils ont une double utilité : ils nous exercent dans la vertu, et nous les convertissons au bien. Les bourreaux sont utiles pour qu'il y ait des martyrs, et les martyrs finissent souvent par convertir leurs bourreaux ou les fils de leurs bourreaux...

En tout cas Dieu ne veut pas de solution violente : on ne convertit pas avec le sabre, la violence ou la loi humaine. Pour lui-même, Dieu n'utilise pas non plus la manière violente sur terre. Qu'on ne dise donc pas : Dieu permet telle ou telle guerre pour châtier les hommes. Les hommes sont assez fous eux-mêmes pour se meurtrir par leurs guerres stupides. Dieu n'a rien à y voir. Il ne retournera jamais un champ pour y détruire la mauvaise herbe au risque de détruire la bonne en même temps. Ce n'est pas lui qui combattra la maladie au risque de tuer le malade en même temps. Dieu a agi de la sorte une fois ; c'est l'histoire du Déluge, après quoi Dieu s'est promis de ne plus recommencer.

3° Enfin, dernière application : la parabole a un sens pour ce monde en raccourci que chacun de nous représente.

Là des tendances bonnes et des tendances mauvaises se mêlent aussi étrangement. La moisson sera une opération complexe : le Purgatoire procédera à l'épuration nécessaire. Jusqu'à notre mort, sans prendre notre parti du mal qui est en nous, et tout en épanouissant autant que possible les germes de la sainteté, il faut nous prendre comme nous sommes. Comme dans l'humanité, nos instincts mauvais ont deux rôles à jouer : ils nous sont une occasion de lutte et donc de mérite ; et puis ils fournissent à la vertu l'occasion de conversions précieuses et de triomphes.

* *

Et la gloire de Dieu, c'est justement que les moissons finales soient splendides malgré le mal qui s'efforce de les ruiner.

III

LA PARABOLE DES DIX JEUNES FILLES

I. — *Le récit* (Mat., XXV)

Il nous conduit dans une noce de village en Palestine. L'essentiel n'en est pas, comme de nos jours, la cérémonie religieuse, mais l'ensemble des fêtes qui se déroulaient à cette occasion.

Trois jours de fêtes qui se déroulent séparément dans les familles des futurs époux : festins, veillées, chants. Le soir du troisième jour, tard, les amis de l'époux viennent en cortège chercher l'épouse chez elle.

Dans la maison de celle-ci, la fatigue, l'énervement de l'attente, le manque de sommeil accumulé depuis trois nuits font que tous ne sont pas prêts à prendre leur place dans le cortège. On annonce l'époux : remue-ménage, affolement, dix des jeunes filles du cortège ne sont pas prêtes. En particulier l'huile des lampes qu'elles doivent tenir à la main n'a pas été renouvelée depuis trois jours qu'elles s'en servent, et la provision s'en trouve épuisée. Les dix autres, au contraire, qui avaient été prévoyantes, sont prêtes ; seules elles vont pouvoir suivre l'épouse.

Les premières s'affairent : prêtez-nous de l'huile, disent-elles. Mais les prévoyantes en ont juste la provision nécessaire pour la nuit. Elles se précipitent dans la rue pour réveiller les marchands ; mais ceux-ci ne répondent pas, ou du moins le font sans hâte, et quand les jeunes étourdies reviennent, le cortège a disparu ; il a pénétré dans la maison de l'époux, et le dernier festin se déroulera sans elles.

Le récit vous paraît-il un peu trop réservé à des jeunes filles ? Transposons-le. Voici deux aviateurs qui tentent ensemble un raid transatlantique. L'un d'eux a été prévoyant ; il a calculé une marge de sécurité avec des réservoirs de secours pour l'essence. L'autre n'a rien calculé. Et voici qu'à proximité du terme, au-dessus de l'océan, le second se trouve à court d'essence. Le premier pourrait peut-être lui en prêter : il le lui demande par radio ; tous deux possèdent des possibilités d'alimentation en vol, mais de toute façon le pilote prévoyant n'a pas assez de combustible pour deux, et l'autre s'écrase dans les flots.

II. — *L'application*

1° *Collective.* — Notre monde est très évolué. Une civilisation matérielle et technique très dense s'y est installée. La complexité croissante de tous les problèmes ethnographiques, économiques, sociaux, internationaux devient effroyable. Mais il aborde ces problèmes avec une âme insuffisante. De tous temps il a fallu pour aborder les choses humaines du désintéressement, de l'honnêteté, cet amour de l'homme que nous nommons charité, un sens aigu du bien commun, il a fallu de l'âme. De nos jours, le monde étant brusquement passé à l'âge adulte, son corps ayant grandi, il lui faut plus d'âme que jamais. Le monde a-t-il son plein d'âme ? Le Corps mystique, âme de la collectivité humaine, y joue-t-il son rôle d'âme ? Ou bien le monde va-t-il se scinder en deux fractions, celle des sages qui survivront, et celle des fous qui se jetteront d'eux-mêmes dans les ténèbres extérieures ?

2° *Individuelle.* — Je suis voué inéluctablement à la mort. Mais j'ignore quand elle me surprendra : « Je viendrai comme un voleur », nous a dit le Seigneur.

A ce moment de la mort, chacun de nous vivra à la lettre la parabole : serai-je en état de grâce? Ma lampe sera-t-elle allumée? Cette question n'a rien d'un artifice oratoire. Remplaçons-la par un simple calcul des probabilités : combien de mois, combien de jours chaque année suis-je dans cet état de grâce ? A la façon dont je vis, ai-je beaucoup plus de chances d'être prêt au jour de la mort que je n'en ai de gagner un lot dans une loterie ? Ou bien je compte peut-être sur la chance qui amènera un prêtre auprès de mon lit de mort ? Quelle folie de compter sur la chance pour assurer l'affaire la plus importante de ma vie, la seule essentielle !

3° *Individuelle encore.* — Tout au long de ma vie j'ai eu à lutter contre des puissances mauvaises. Pour être en mesure d'affronter celles qui mettront mon âme en danger, pour n'être surpris par aucune de leurs attaques, j'ai besoin d'être toujours prêt.

— *sur le plan de la Foi,* pour surmonter les difficultés que l'avenir me réserve, il me faut continuellement mettre ma foi au niveau de mes connaissances humaines. Le catéchisme de mon enfance ne suffira pas à ma jeunesse ; les cours d'instruction religieuse de mon adolescence ne suffiront pas à mon âge mûr. Ai-je le souci de me cultiver sans cesse, de suivre avec gourmandise les prédications occasionnelles, de lire, de réfléchir, de méditer ?

— *sur le plan du péché,* pour passer indemne au milieu d'un monde corrompu, j'ai besoin aussi d'un surcroît de vie religieuse profonde. Pendant la guerre, il arrivait qu'on ait besoin de préserver des casemates bétonnées contre le danger d'un obus à gaz asphyxiant, éclatant devant l'embrasure de tir. Impossible de boucher l'ouverture qui devait rester béante. Une solution : installer à l'intérieur un tube d'oxygène sous pression, et le faire tout doucement fuser : il se produisait alors, à l'intérieur de l'abri, une très légère surpression qui, en dehors de l'apport d'air vivifiant, assurait continuellement une circulation d'air du dedans vers le dehors, empêchant tout air extérieur de pénétrer. Tel est le rôle de la vie intérieure du chrétien...

* *

Examinons-nous ; réfléchissons ; prions ; et prenons devant Dieu les résolutions qui s'imposent.

PURIFICATION DE LA SAINTE VIERGE
(2 février

MARIE NOUS APPORTE LA LUMIÈRE

Mes frères,

A côté de l'Annonciation de la T. S. Vierge, le 25 mars, la Purification de Marie le 2 février est une fête mineure de Notre-Dame, si l'on regarde à l'importance des deux mystères commémorés. Et pourtant la Purification est beaucoup plus célébrée par les fidèles. Elle s'accompagne en effet de la procession des cierges bénits qui lui a valu son nom populaire de Chandeleur.

Les savants, même catholiques, nous disent que cette procession des cierges est un vieux rite païen passé dans notre culte. Nous le voulons bien. Il n'empêche que l'Eglise l'a sanctifié qui en a fait le symbole de celui que le saint vieillard Siméon acclama ce jour-là comme la lumière des nations : « *lumen ad revelationem Gentium.* »

Et symbole du Christ qui est la lumière du monde, cette procession figure aussi la Vierge, si souvent saluée comme son aurore, *quasi aurora consurgens.* Pour nous en convaincre, nous n'avons qu'à relire les prières liturgiques de cette fête. Ne chantons-nous pas en effet pendant la procession : « *Amplectere Mariam,* donne un baiser à Marie, la porte du ciel ; c'est elle qui porte le Roi de gloire dans l'éclat d'une nouvelle lumière. »

Ainsi apparaît dans la liturgie cette association si intime de Marie à tous les mystères de son divin Fils. Elle appartient, elle aussi, par prédestination divine, à ce jaillissement et à ce rayonnement de lumière qui nous vient de son Jésus. La liturgie la salue, dans un jeu de mots, dont l'idée est très belle, comme *la porte de la lumière* et le *porte-lumière.*

Nous méditerons ensemble ce double titre qui s'accorde si bien au rite traditionnel de la procession de la Chandeleur.

I. — *Marie, Porte de la Lumière*

Marie, « porte céleste » ; Marie, « porte du ciel » ; Marie, « porte de la lumière, de la lumière éternelle », tous ces vocables disent la même chose. Avec le Christ qui est lumière, c.-à-d. vie, vérité, beauté, — car la lumière est symbole de toutes ces choses — un nouveau régime commence pour le monde, qui est le Règne de Dieu, le règne de Dieu ici-bas par la grâce, continué à perpétuité dans le ciel par la gloire. Mais c'est par Marie que le Christ vient au monde : elle est donc son entrée, son passage, la porte de son royaume.

Par elle il est venu au monde ; non seulement parce que c'est dans son sein qu'il a pris sa nature humaine, mais encore parce qu'elle lui a donné entrée par son *fiat,* par un acquiescement à sa venue, par la mise à sa disposition de toute sa vie en vue de l'accomplissement de ses desseins de salut : « Voici la servante du Seigneur, qu'il me soit fait suivant votre parole... » L'Incarnation c'est vraiment la porte d'entrée, le portail royal. Une fois ce portail franchi, toutes les autres portes sont ouvertes et le Christ Sauveur pourra poursuivre toutes les étapes de sa mission jusqu'à la Rédemption sur le Calvaire.

Si cette porte ne s'était ouverte à deux battants pour l'accueillir, le royaume de Dieu nous restait à jamais fermé. Il n'y aurait eu ni Noël, ni évangile, ni rédemption, ni Eglise, ni sacrements... C'est par cette porte et non par une autre que Dieu avait choisi de faire son entrée parmi nous.

Nous ne réfléchirons jamais assez sur le poids de ce *fiat* de l'Annonciation, sur le déroulement de l'œuvre du salut. Toute la destinée d'un homme ou d'une nation tient dans une parole initiale. Et il en fut ainsi pour la mission rédemptrice du Christ.

Mais il ne suffit pas que cette lumière, vie, vérité et beauté comme nous avons dit, luise sur le monde pour que le monde soit sauvé. Rappelez-vous la parole de S. Jean : « C'était la vraie lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde. Il était dans le monde et le monde a été fait par lui et le monde ne l'a pas connu. Il est venu chez lui et les siens ne l'ont pas reçu. Mais à tous ceux qui l'ont reçu, il a donné le pouvoir de devenir enfants de Dieu, à ceux qui croient en son nom... » Pour que chacun de nous soit sauvé, il faut croire à la lumière.

Mais croire à la lumière, avoir la foi, c'est un don de Dieu, le premier de tous dans l'ordre surnaturel, celui qui donne entrée au Christ dans les âmes.

Or à cette entrée, à ce passage, à cette arrivée, il faut qu'intervienne la T. S. Vierge, comme elle est intervenue à son entrée dans le monde. Comme Dieu a disposé de ne donner le Sauveur à la terre que par Marie, ainsi a-t-il voulu que chaque âme l'ait par Marie. Ainsi pense communément l'Eglise avec saint Bernard : « Dieu a ainsi ordonné les choses que nous n'ayons rien que par Marie. »

Rien, vous entendez. Rien des faveurs de la terre, mais rien d'abord des grâces de salut. Rien, à commencer par cette grâce et ce don de la foi.

Ainsi, de même que Marie fut la porte de la lumière pour l'humanité tout entière, au moment de l'Incarnation, elle est la porte de la lumière pour chaque âme en particulier, au point de départ pour sa sanctification. Elle est la porte du ciel, mais aussi la porte de *mon* ciel. C'est par elle que Dieu vient à chacun comme par elle il est venu à tous.

C'est ce que l'histoire des âmes nous montre depuis toujours. Tous les saints ont eu une grande dévotion à la Ste Vierge : les pèlerinages en son honneur, ses fêtes, son chapelet, voilà les moyens de communication de Dieu avec les chrétiens ; pour les pécheurs, Marie reste le suprême secours, l'avocate, la réconciliatrice, le refuge. C'est un fait évi-

dent et indéniable : la dévotion à la Sainte Vierge est ce par quoi N.-S. établit son règne dans les âmes. Pensez à Lourdes... N'est-ce pas, depuis bientôt près d'un siècle, pour des milliers d'hommes la porte du ciel ?

Jésus nous appelle les fils de la lumière. Nous méritons ce titre en tant qu'enfants de Dieu, mais aussi en tant qu'enfants de Marie. Sans doute faut-il dire d'elle comme de Jean le Précurseur, qu' « elle n'est pas la lumière » ; oui, mais elle est l'aurore de cette lumière.

II. — *Marie, Porte-Lumière*

Bien plus, selon la liturgie de la Purification, porte-lumière, porte-flambeau, chandelier sacré de celui qui est la lumière du monde.

Elle a été ce chandelier sacré sur lequel Dieu le Père a posé la lumière du monde pour éclairer toute la terre.

a) D'abord dans les mystères de l'enfance, à la Visitation, à Noël, à la Présentation au Temple. Cette lumière rayonne d'elle à la Visitation pour embraser le Précurseur du feu de l'amour et du zèle pour éclairer Elisabeth sur le mystère de l'Incarnation ; elle rayonne d'elle dans l'étable pour illuminer l'esprit des humbles bergers et celui des Mages, plus instruits mais païens, sur la nature et la mission de son enfant ; elle rayonne d'elle en ce jour de la Purification à ce point que Siméon et Anne distinguent cet enfant entre tous les autres et saluent en lui la lumière du monde. Qui l'eût révélée cette lumière si elle n'avait été là pour la porter, la montrer, l'élever audessus de nos ténèbres et ne serait-elle pas restée sous le boisseau ?

b) Pareillement dans les mystères de la vie publique.

Au début de cette mission publique du Messie, à Cana de Galilée, n'est-ce pas elle qui fait briller cette lumière divine aux yeux de ses disciples, au point qu'à dater de ce jour ils croient en lui, parce que par l'humilité de sa prière et sa foi imperturbable elle a provoqué le premier miracle sensible de Jésus ? Il n'est plus l'enfant qu'elle portait dans ses bras ; il est l'homme de trente ans qui se suffit ; mais il veut faire dépendre d'elle le rayonnement de sa divinité cachée.

c) Et ainsi jusqu'au bout, jusqu'aux mystères de la vie souffrante du Sauveur. S'il est vrai que les suprêmes paroles de Jésus : « Voici votre mère, voici votre fils », contiennent la proclamation de la maternité spirituelle de Marie, cela ne suppose-t-il pas que nous appartenons au Christ, qu'il nous a rachetés, que nous sommes désormais à lui au point de nous déclarer d'autres lui-même, nés de la même mère et confiés à sa sollicitude.

Ainsi, dans tous les mystères de la vie terrestre, ou du moins au point de départ ou au centre de ces mystères, c'est par Marie qu'il a voulu être montré au monde. Par elle sa vive et chaude lumière se répand sur nous. Elle est ce porte-lumière que l'Eglise appelle encore le « *trône de la Sagesse* ».

d) Et il en sera ainsi désormais jusqu'à la fin des temps, à travers toutes les générations, au fur et à mesure de l'apparition des âmes sur la terre. C'est elle qui provoque l'étincelle de la foi dans les âmes, elle qui y allume le feu de l'amour de Dieu, elle qui les illumine de ces clartés mystiques qui sont comme un prélude de la vision béatifique. Car toutes ces étapes de la vie surnaturelle sont des grâces et elle est la dispensatrice de toutes les grâces.

Même si cette coopération de Notre-Dame n'est pas toujours sensible, nous n'en pouvons douter. Aussi bien, presque toujours elle est manifeste. Etudiez l'histoire des conversions, lisez la vie des saints, tâchez de suivre les ascensions des contemplatifs et des mystiques, vous rencontrerez à l'entrée de Jésus dans nos âmes, à sa marche en avant, à sa demeure en elles, Marie, porte-flambeau qui le précède, l'introduit, l'accompagne.

Il est un signe sensible, visible à tous, partout dressé de ce rôle magnifique de la Vierge éclairant le monde. Ce sont ces hauts lieux de pèlerinage qui dressent ces sanctuaires au sommet de nos collines ou de nos montagnes, au-dessus de nos ténèbres : Fourvière, Le Puy, Lourdes... et tant d'autres. Ce sont des phares qui projettent au loin des faisceaux de lumière dans toutes les directions pour guider toutes les âmes, désemparées, égarées, hésitantes.

Ferons-nous jamais le compte des âmes que la Vierge de Lourdes a placées dans la lumière de son divin Fils pour les éclairer, les ranimer, les embraser ? Il y a les confessions de quelques-unes d'entre elles, un Huysmans, un Schwob, un Retté, un Carrel... Mais combien qui ne savent tenir une plume d'écrivain et qui pourraient nous raconter les mêmes choses !

Aussi, comme il est expressif que Lourdes déploie chaque soir pendant la longue période des pèlerinages, cette chandeleur nocturne qu'est la procession aux flambeaux. A qui en comprend le symbolisme elle est la reproduction, à l'échelle des foules de Lourdes, de notre procession des cierges de la Purification et nous pourrions y chanter, avec l'histoire des apparitions, l'antienne de la Chandeleur : « Donne un baiser à Marie porte du ciel : c'est elle qui porte le Roi de gloire, dans l'éclat d'une lumière nouvelle. »

* *

« *Amplectere Mariam :* donne un baiser à Marie ». Quelle familiarité dans cette invitation de la liturgie. Si grande familiarité qu'elle étonne ou effarouche certains auteurs de paroissiens qui traduisent assez largement : Reçois avec affection...

C'est oublier la note spéciale de la dévotion à la Ste Vierge dans notre religion catholique, dévotion de l'enfant à la mère.

Allons avec cette tendresse à la mère de nos âmes, jetons-nous à son cou, mettons dans notre baiser tout ce que nous avons au cœur

d'amour, de confiance, de reconnaissance envers elle. Jamais nous ne l'aimerons assez et jamais nous ne lui témoignerons trop cet amour. Au contraire plus nous serons avec elle petits enfants, plus aussi elle sera pour nous, dans les chemins difficiles de cette vie, porte de la lumière et porte-lumière.

Voyez la liberté que prend avec elle le vieillard Siméon. Il lui demande de tenir son enfant entre ses bras. Et elle le lui donne. N'oublions pas que le *Salve Regina* nous fait lui adresser la même prière : « Montrez-nous après cet exil, Jésus le fruit de vos entrailles. »

Après cet exil... Mais pour que cette prière soit exaucée il faut qu'elle nous le montre ici-bas dans la foi pour le connaître, l'aimer et le servir.

Que notre cierge bénit de la Chandeleur que nous emporterons chez nous, soit le rappel de ces enseignements. S'il peut être pour nous comme une sécurité de la protection de Marie dans nos deuils ou nos craintes ce n'est pas tout. Qu'il soit d'abord le symbole de la lumière de notre foi, de la flamme vive de notre amour, de l'ardeur de notre générosité au service de Dieu.

FETE DE NOTRE-DAME DE LOURDES

(11 février)

LES MIRACLES : OPPORTUNITÉ ET IMPORTANCE

> Ce n'est pas lui qui a péché, ni ses parents, mais c'est pour que les œuvres de Dieu se manifestent en lui.
> (S. Jean, IX, 3).

Mes frères,

Vous connaissez cette réponse du Christ Jésus à une question des apôtres. Il avait rencontré un homme aveugle de naissance, et en présence du mystère de cette cruelle infirmité, les disciples émus l'avaient interrogé : « Maître, qui donc a péché, de lui ou de ses parents, pour qu'il naquît aveugle ? » Et Jésus répondit : « Ce n'est pas lui qui a péché, ni ses parents, mais c'est pour que les œuvres de Dieu se manifestent en lui : *Neque hic peccavit neque parentes ejus sed ut manifestentur opera Dei in illo.* »

Par cette parole, le Christ apporte à tous ceux qui souffrent une immense consolation. Pour qui ne regarde que la vie présente, la douleur comme la misère ne peuvent être que des malheurs irréparables et des châtiments. Elles frappent les coupables ou leur postérité, et les apôtres sont encore, faute de lumière, imbus de ce préjugé que la souffrance est le signe d'une faute. Sans doute, si nous remontons à l'origine, nous trouverons à la source de toute infirmité la souillure primitive. La joie et le bonheur sont les premiers nés de la création et c'est le péché d'Adam qui a causé nos larmes. Mais avec la promesse du Rédempteur, la souffrance a revêtu décidément une signification nouvelle. Elle devient l'occasion de mille vertus où éclate l'action divine et parfois elle peut être, comme pour l'aveugle-né, l'occasion du plus glorieux des miracles. Et c'est surtout à Lourdes aux pieds de la Vierge de Massabielle, alors que nos regards se posent avec tous ces malades si chers à nos cœurs, que la parole de Jésus revient d'elle-même à nos mémoires et nous cherchons dans cette foule suppliante celui ou celle dont Dieu se servira pour se révéler à nos yeux dans l'éclat d'une guérison miraculeuse.

Car, ne l'oublions pas, le miracle est un langage, le plus éloquent et le plus clair de tous, et c'est de l'*opportunité* et de l'*importance doctrinale* de cette parole adressée par Dieu au monde moderne au moyen des miracles de Lourdes, que je voudrais aujourd'hui vous parler.

I. — *Opportunité des miracles de Lourdes*

Notre religion repose toute entière dans la croyance au surnaturel. Au-delà des ombres et des tristesses de la terre, elle propose à nos espérances des splendeurs de gloire telles que « l'œil n'a point vu ; l'oreille n'a point entendu ; le cœur de l'homme n'a jamais rêvé rien de semblable. »

Dès ici-bas, pour nous préparer à cette vision lumineuse de l'infini, notre intelligence doit adhérer à des dogmes qui la dépassent, notre volonté pratiquer des vertus qui exigent le concours de la grâce d'en-haut, notre âme se remplir de cette eau mystérieuse que Jésus promit à la Samaritaine et qui jaillit jusqu'à la vie éternelle.

Notre esprit humain laissé à lui-même n'aurait pu s'élever à de telles hauteurs. Il a fallu que le Verbe incarné se fît le Maître et, pour ainsi dire, l'instituteur du genre humain. Il nous a révélé les vérités divines cachées à nos yeux et il confirme par l'éclair éblouissant du miracle l'autorité de son enseignement et la valeur de sa parole.

Le dépôt sacré de lumière et de vie qu'il apportait au monde, il l'a confié à une autorité infaillible et immortelle, à l'Eglise, dont on peut dire, comme du Christ, qu' « elle passe en faisant le bien. » Mais il entrait dans les desseins de la Providence que rien de grand ne se fît sur la terre qu'au prix des larmes et du sang.

Dès l'origine, l'Eglise chrétienne a subi l'épreuve. Mais depuis un siècle surtout l'homme a pris davantage conscience de ses forces. Sa puissance a grandi démesurément avec son savoir. De magnifiques découvertes sont venues consacrer l'effort obstiné de l'homme. Rempli d'une fierté bien légitime en contemplant l'ouvrage de ses mains, il a glissé peu à peu sur la pente de l'orgueil : « Jusqu'où ne monterai-je pas ? » Il a prétendu limiter le pouvoir du Créateur, exclure du monde livré à ses recherches l'action du Tout-Puissant, il a rejeté le miracle et nié le mystère, il s'est imaginé que sa raison était la règle universelle de toute vérité. L'homme se déifie lui-même, il ne veut plus d'autre paradis

que celui que le « progrès » lui fait entrevoir dans son mirage trompeur. Il ne veut plus courber le front devant aucune autorité, il veut être à lui-même sa loi et sa fin. Le mystère de la souffrance et de la mort qu'aucune science ne peut jamais résoudre, il le rejette comme absurde. Ce n'est plus seulement une vérité particulière qui est mise en doute, c'est la base même de toute religion, c'est la croyance en Dieu.

Et cette incrédulité, ces négations redoutables s'attaquent partout à l'âme catholique. Il fallait qu'une réponse vînt du ciel pour confondre les négations de la terre ; cette réponse, elle se donne plus et mieux qu'ailleurs à Lourdes, la terre des miracles et c'est ce qu'il me reste à vous montrer.

II. — *Importance doctrinale des miracles de Lourdes*

L'acte essentiel de la vie religieuse c'est la prière. Prier c'est faire un acte de foi, d'espérance, d'amour ; c'est affirmer sa confiance en une Piété souveraine, à un amour éternel qui nous a créés, nous conserve, nous enveloppe et nous baigne de toutes parts, prête l'oreille au cri de notre misère, et nous donne les secours de l'âme et du corps, sans lesquels nous serions incapables d'accomplir notre tâche ici-bas.

La prière c'est la respiration de l'âme, c'est l'appel angoissé mais confiant, le cri d'alarme jeté vers la Providence, vers le Père qui est dans les cieux.

Or, le grand effort de l'incrédulité, aujourd'hui, tend à ruiner en beaucoup d'âmes cette foi et cette espérance. Une pseudo-science présomptueuse s'efforce d'accumuler le doute autour des certitudes les mieux établies, et dénonce la prière comme une déchéance et une lâcheté.

Eh bien ! Dieu parle par les miracles de Lourdes et comme il lui plut, jadis, de donner son Christ par Marie au monde, de même aujourd'hui c'est par Marie qu'il rend un Sauveur aux âmes troublées, chancelantes ou désemparées. Les prodiges nombreux et éclatants dont cette terre est témoin répondent aux merveilles de l'Evangile et les confirment pour nous. Le monde peut voir rayonner de nouveau, dans l'éclat du miracle, cette même lumière de bonté, de justice et d'amour, qui se leva jadis sur l'humanité pécheresse.

Sans doute, des esprits incrédules peuvent résister à la lumière, ergoter, contester, chercher les hypothèses les plus étranges... ou recourir au mensonge. A les entendre, nous comprenons mieux qu'il se soit trouvé des scribes et des pharisiens pour attribuer à Belzébub les miracles de Jésus. Mais aujourd'hui, pas plus qu'hier, ils ne peuvent empêcher l'immense armée des âmes sincères de recevoir la réponse d'En-haut et d'accueillir avec amour et reconnaissance la Toute Puissance qui se manifeste dans une si grande Bonté. Il n'est guère de sophismes qui puissent prévaloir contre l'évidence ; une montagne d'arguments ne peut rien contre un fait, si l'esprit est droit et le cœur pur pour le percevoir.

Voilà donc l'importance doctrinale des événements de Lourdes. Ils sont une réponse, la plus triomphante et la plus claire aux objections spécieuses de l'incrédulité moderne.

* *

Nulle part mieux qu'à Lourdes le chant solennel du *Credo* ne peut revêtir toute sa signification et toute sa grandeur : *Credo in unum Deum, patrem, omnipotentem.* Je crois en un seul Dieu, le Père tout-puissant ! Oui, je crois en un seul Dieu, je crois en un seul Père, infini, éternel, plein d'amour et de miséricorde, penché sur ma misère pour la soulager, sur ma faiblesse pour me fortifier.

Je crois en un seul Dieu, qui de l'humanité coupable et déchue a fait sortir une créature toute virginale, toute pure, toute radieuse, toute belle, l'honneur de notre race, la fleur de la Création, Marie l'Immaculée, celle qui fut sa Mère et qui reste la nôtre.

Je crois en un seul Dieu qui par Marie la Reine de toute pureté, guérit les corps quand il lui plaît, pour mieux atteindre les âmes qu'il appelle et qu'il veut conduire aux joies éternelles ! Je crois en un seul Dieu, non pas à une Force aveugle qui me domine et m'écrase, mais à un Père infiniment sage et souverainement bon, un Père qui nous a donné, pour nous guider, nous soutenir et nous consoler, Notre-Dame de toutes grâces. *Amen.*

A L'ECOLE DES SAINTS

Saint Jean Bosco

(31 janvier)

PATRON DES ÉCOLES PROFESSIONNELLES ET DE L'ASSOCIATION DES ÉDITEURS CATHOLIQUES

Mes frères,

Deux promotions récentes doivent attirer notre attention sur deux aspects actuels de la sainteté de Don Bosco.

Le ministre de l'Education nationale d'Espagne, M. Ibanez Martin, a déclaré (décembre 1949) S. Jean Bosco, Patron des Ecoles professionnelles et techniques sur toute l'étendue du territoire espagnol. Sa fête sera un jour férié pour ces mêmes écoles. On retracera à cette occasion aux élèves de ces établissements les grandes lignes de la vie et de l'œuvre du grand éducateur.

Par ailleurs, Sa Sainteté Pie XII a nommé S. Jean Bosco, Patron principal de l'Association des Editeurs catholiques italiens.

Cette double décision, civile et religieuse, ne concerne respectivement que l'Espagne et l'Italie, mais n'y a-t-il pas pour nous valeur d'indication ? Elles nous invitent à nous arrêter tout spécialement, entre les multiples directions de sa prodigieuse activité, à celles de l'*éducateur* et de l'*éditeur.*

En S. Jean Bosco, l'*éducateur* et l'*éditeur* offrent des enseignements valables pour tous les pays et spécialement chez nous.

I. — *L'éducateur*

On connaît la vision de don Bosco encore enfant aux Becchi. Il voit une mêlée de garçons qui se battent et qui blasphèment. Il se jette au milieu d'eux pour les disperser et à coups de poing. Mais intervient un personnage resplendissant de beauté qui apaise son humeur belliqueuse : « Garde-toi de les frapper ; c'est par la douceur que tu gagneras leur cœur et ils seront tes amis. » Et la Madone qui apparaît à son tour ajoute : « Voilà ton champ de travail, voilà ton œuvre. Sois humble, sois fort et robuste. Quand le moment sera venu tu comprendras tout. »

Ce qu'il comprend déjà, c'est qu'il aura à se vouer aux enfants et à s'y vouer avec amour. Il dit un jour à sa mère — maman Marguerite, inséparable de son œuvre — : « Vous verrez, maman, si un jour je suis prêtre, je veux me consacrer aux enfants. Je les aimerai bien : avec eux je ne serai jamais triste, jamais sévère. J'irai à eux et je leur parlerai le premier. »

Ce matin du 8 décembre 1841, il allait dire sa messe. Entre à la sacristie un tout jeune homme que le sacristain prie de bien vouloir répondre à la messe à Don Bosco. Et sur son refus, dont on comprendra tout de suite le pourquoi, le sacristain bourru le met à la porte *manu militari.*

— Pourquoi battre ainsi cet enfant ? intervient Don Bosco... Je n'entends pas qu'on traite ainsi mes amis.

— Votre ami, ce polisson ?

— Parfaitement. Retournez me chercher cet enfant. J'ai à lui parler.

Une minute après, Don Bosco fait connaissance avec ce jeune garçon de seize ans, sans père ni mère, qui ne sait ni lire ni écrire, qui n'a jamais suivi de catéchisme et ne sait même pas faire le signe de la croix. On se lie d'amitié. Garelli amène à Don Bosco des compagnons de même infortune. Le premier patronage est fondé.

Voilà ce qu'il a mis à la base de la formation de la jeunesse : l'amour.

Ce n'était pas une découverte. D'autres avant lui l'avaient compris et pratiqué. Mais la méthode pédagogique de toute sa vie en fournit une illustration vive en couleur. Pour instruire et former ceux dont on a charge il faut en être aimés. « Que voulez-vous que je lui apprenne, disait Diderot d'un de ses élèves ; il ne m'aime pas. » Mais pour en être aimés, il n'y a qu'un moyen : les aimer d'abord.

Croyez-en le témoignage de Don Bosco. Il disait : « Voulez-vous être aimés ? Aimez. Et encore ça ne suffit pas : faites un pas de plus : il faut que non seulement ces élèves soient aimés de vous, mais qu'ils se sentent aimés. Et comment le sentiront-ils ? Ecoutez votre cœur ; il vous répondra. »

C'est son cœur qu'il a écouté et qui lui a dicté sa méthode d'éducation, d'abord auprès de ces enfants à qui il apprenait le catéchisme, ensuite dans ses patronages et aux cours du soir, enfin dans ses internats d'apprentissage ou d'étude.

Il n'a pas une méthode toute faite. Elle se dessine et se fixe à l'expérience. Elle est longtemps en rodage. On peut après coup en relever les caractères distinctifs : un grand esprit de famille à créer, une large place donnée à l'initiative et à la liberté, de l'autorité à base non de force ni de crainte, mais de raison et de foi. Et tout cela dans une atmosphère de piété et de joie. Voilà en quelques mots la méthode salésienne.

Mais, encore une fois, l'âme de sa pédagogie, c'est l'amour, un amour qui se manifeste, dont ceux qui en sont l'objet ont le sentiment très vif. Le mieux c'est de le voir à l'œuvre. Lui-même faisait la démonstration de sa méthode.

Ce jour-là, à Rome, il essaie de convaincre le cardinal Tosti.

— Eminence, impossible de bien élever l'enfance, si l'on n'a pas son amour et sa confiance.

— Mais comment la gagner ?

— En apprenant les enfants, en se mêlant à eux, en brisant la barrière qui les tient à distance... Tenez, voulez-vous qu'après la théorie nous passions à la pratique ? Où à Rome trouver des troupes d'enfants ?

— Place des Thermes ou place du Peuple.

— Votre Eminence veut-elle venir place du Peuple ?

Place du Peuple, le cardinal reste en observation à la portière, mais Don Bosco descend de voiture. Il s'approche des gamins qui jouent, mais qui s'enfuient à son arrivée, comme pris en défaut. Du geste et d'une parole souriante il les rappelle, leur fait quelque menu cadeau, s'intéresse à leur jeu, à leur famille, à leur école. Tous sont bientôt autour de lui.

— Allons, mes petits, reprenez maintenant votre jeu et laissez-moi m'y mêler.

Et la soutane un peu retroussée, Don Bosco joue, s'amuse, entraîne. Bientôt gamins et jeunes gens qui passent grossissent le premier rassemblement. Et quand il dit qu'il lui faut partir ces enfants essaient de le retenir et lui font un cortège jusqu'à la voiture du cardinal.

— Vous avez vu, Eminence ? fait-il au cardinal Tosti, comme le carosse s'éloigne aux vivats de cette jeunesse.

Sa méthode, Don Bosco l'a jugée lui-même quand il a dit après expérience, qu'elle réussit dans la proportion de 90 %. Et s'il fallait un autre témoignage, plus décisif peut-être, qu'on se rappelle le mot de Crispi. L'homme d'Etat avait eu l'idée de confier à Don Bosco la maison de correction de Turin. Mais il se ravisa : « Je connais Don Bosco, il est capable de faire des prêtres de tous ces détenus. Des prêtres, nous en avons assez comme cela. »

II. — *L'éditeur*

Don Bosco n'arrête pas son apostolat aux limites d'un patronage ou d'une école professionnelle. Son activité s'étend bien au-delà de Turin et de l'Italie. Et son grand moyen, avec la prédication, c'est la bonne presse.

C'est pour cela que Pie XII a fait de lui le patron principal des Editeurs catholiques.

Le Pape énumère ses titres à ce patronage. « Outre la collection des *Lectures Catholiques,* Don Bosco publiera pour la jeunesse une collection de classiques expurgés, latins, grecs et italiens, ne craignant pas de s'entourer pour cela de collaborateurs nombreux et compétents. Il ajoute à ce travail la publica-